

JORGE GUILLEN : "El poeta de viva voz"

---

J'ai bien aimé le titre de l'un des chapitres du livre de Joaquín Caro Romero, Jorge Guillén (1), "Guillén de viva voz". Mais comme, personnellement, depuis ma thèse, je ne puis dire "Guillén" "a secas" (2), je préfère celui que j'ai choisi. Encore que, évoquant ma dernière rencontre, j'aurais pu écrire : "Don Jorge de viva voz".

J'ai rencontré Jorge Guillén trois fois. En 1971, à Paris, Quai St-Michel, en 1973, à Narja et en 1981, à Málaga. Je garde encore aujourd'hui un souvenir ému de ces trois rencontres inoubliables. Peut-être la plus émouvante, la plus intéressante fut la dernière. Parce qu'elle est la plus fraîche dans ma mémoire ? Pas seulement sans doute. Je n'avais alors rien à lui demander, aucun problème de thèse à soulever, aucune explication de poème à solliciter. Et, j'ai vraiment découvert l'amitié affectueuse de l'homme - un peu plus d'une heure consacrée à - comme il me l'écrivit dans une dédicace - : "el placer de la conversaci3n reanudada".

Ses dédicaces ! Il faudrait en parler. Je suis sûr que Jorge Guillén - conscient de la valeur qu'elles pouvaient avoir - faisait ce cadeau en gage d'amitié, car - dois-je le préciser - je n'en ai jamais sollicité aucune, j'avais simplement avec moi des livres dont je voulais lui parler. Je les relis aujourd'hui et je vois la progression de l'amitié, et je comprends tout l'attachement qu'il portait à ceux qu'il considérait - et ils sont nombreux - comme des "amis". C'est émouvant. Depuis la première, délicate d'encouragement, "con gran esperanza en su futuro de hispanista", en passant par "este Aire Nuestro que ya va siendo suyo", jusqu'à ce merveilleux "placer de la conversaci3n reanudada", ou encore "fidelísimo amigo", et enfin : "¿Cuál es el nombre de su mujer ?" et pour nous deux il écrit alors : "con el afecto de su muy viejo amigo..." Comment le remercier ? Quand il s'agissait d'amitié il n'était avare ni de son temps ni de sa plume. Dans ses dédicaces, il précisait toujours le lieu et la date. "Sin estas dos coordenadas de espacio y de tiempo me siento perdido", me confiait-il à Narja. L'anecdote ne saurait manquer : "Un día vino a pedirme una dedicatoria una mujer muy así... - geste à l'appui - y se me ocurrieron tantas dedicatorias a cual más graciosa que tuve que esforzarme para escribir una dedicatoria banal". Quel plaisir de l'entendre raconter !

Parler, bavarder avec Jorge Guillén, c'est aborder un nombre impressionnant de sujets. Sa culture est admirable. Il connaît tellement de choses ! Déjà dans son oeuvre - et je pense en particulier à Homenaje - elle transparait en laissant le lecteur sous le charme. J'avoue avoir retrouvé dans certains articles telle ou telle anecdote qu'il m'avait racontée. Mais cela importe moins que l'anecdote elle-même. Jorge Guillén tient à certaines précisions et demeure constant. Aussi, même si la tentation existe, ne soyons pas naïfs au point de nous imaginer dans la situation du journaliste découvrant un "scoop". Le poète parle de ce qui lui tient à coeur, mais également de ce qui tient à coeur à son interlocuteur. Et lorsque, au cours d'une rencontre, sa poésie fait l'unanimité, il n'esquive pas le sujet.

Au cours de la conversation, il évoque aussi des amis, des hispanistes qu'il apprécie et dont vous aussi - interlocuteur - connaissez la réputation. Déjà en 1971, il m'avait parlé en termes élogieux des hispanistes français. Aubrun, dont il rappelait la première rencontre avec lui à Murcie "con su mono azul". Darmangeat, qu'il appréciait énormément et dont il regrettait que ses fonctions pédagogiques aient amputé ses recherches et ses travaux, en particulier sur Góngora. (Et, en 1973, alors que je lui signalais qu'il avait été le président du jury de l'Agrégation, il avait ajouté que c'était un homme extrêmement sensible, d'un frémissement intérieur ... Il m'avait aussi rapporté l'anecdote suivante : devant un candidat, qui affrontait l'explication d'un poème sans grande réussite, Darmangeat s'était exclamé : "Permettez-moi de vous interrompre, Monsieur, mais vous oubliez que vous expliquez un poème, vous menez votre explication comme s'il s'agissait d'un texte en prose !" - citation en français de Jorge Guillén.) Marcilly, dont il appréciait davantage sa critique de "Poeta en Nueva York" - "admirable!" - que celle de "La burla de don Pedro a caballo". Et puis Marcel Bataillon - selon Jorge Guillén, le plus grand hispaniste. Il lui avait rappelé un jour avoir été son étudiant lorsque Jorge Guillén était lecteur à la Sorbonne. Le Recteur Sarrailh, qu'il évoquait dans une soirée à laquelle participait aussi François Mauriac. Il soulignait cette situation qui ne se retrouverait sans doute plus : deux grands hispanistes - en même temps - à des postes si éminents : Recteur de l'Université de Paris et Professeur au Collège de France.

En 1971, j'étais reçu Quai St-Michel, dans l'appartement de sa fille Teresa et de son gendre Stephan Gilman. "Teresa, Claudio Guillén" ! Je connaissais ces prénoms par la lecture de la correspondance de Federico García Lorca ou des

caricatures lyriques de Juan Ramón Jiménez. Le poète m'en dit un mot : "Teresa es un torbellino, me recuerda a mi padre. Claudio acaba de publicar su primer libro en Estados Unidos". Mais il peut tout autant vous parler d'autres amis, comme ceux qu'il évoque dans ses livres, soit directement, soit par la dédicace d'un poème. A ce propos, juste un détail - toujours en 1971 - en parlant de Blecua, dont il m'apprend d'ailleurs la surdité, ce que j'ignorais, il le nomme "San Blecua".

Les digressions de Jorge Guillén ! Toujours passionnantes ! A partir de Blecua, par exemple, il évoque le fils cadet de ce dernier, également érudit et spécialiste de Garcilaso. De là, nous en venons à parler des jeunes Espagnols de valeur. Jorge Guillén pense qu'ils devraient rester en Espagne et ne pas émigrer tous, par exemple aux Etats-Unis. Il reconnaît pourtant - nous sommes en 1971 - que certains ont beaucoup de difficultés à vivre dans leur pays à cause du régime en place, même si l'on peut admettre une certaine amélioration économique. En 1981, alors que nous évoquons León Sánchez Cuestas, "persona admirable, de una honradez...", arrive une digression logique sur son fils : "Su hijo vino a verme. Está preparando algo sobre el 27". Et nous dévions sur la littérature et sur sa génération : "Nosotros sabíamos "todo" de la literatura francesa y española. Más que nuestros maestros, y aún más que Unamuno que tenía prejuicios y todo ... Me gustaría también escribir algo sobre Cervantes, para mí el mayor". Anecdote à l'appui de ses dires : "Vino un joven a verme y me hablaba de Cervantes con cierto aire algo despectivo ... No, hombre, no. Cervantes y nada más. ¿Y Flaubert ? Para mí, un maestro. "L'éducation sentimentale", ¡qué admirable !"

Il est vrai que l'interlocuteur que nous sommes peut le relancer. Je dirais presque familièrement que c'est "la loi du genre". Ainsi, en 1973, je lui parle d'un poème de Joaquín Caro Romero que j'avais dû expliquer, en 1972, à l'oral du C.A.P.E.S. Il m'apprend alors que ce poète venait de faire paraître à Paris (Ediciones Ruedo Ibérico) un petit livre, Antología de la poesía erótica, qu'on aurait accepté de publier en Espagne, mais sous le titre : Antología de la poesía amorosa et avec des coupures, et qu'il lui avait consacré un poème dans Y otros poemas : "Poeta en Sevilla".

A Narja, dans le jardin, les mouches nous importunaient quelque peu et je fais alors cette réflexion : "Cuando veo moscas así, siempre pienso en Antonio Machado". Aussitôt, Irene Mochi - la femme du poète - intervient : "¿Y las

de él ?" Et Jorge Guillén me récite ce trébol si connu : "Moscas, moscas en tropel ..." (3) L'intonation qu'il mettait dans l'exclamation finale résonne encore à mes oreilles. Il me révèle que ce furent les premiers vers de Clamor. Il se trouvait chez son beau-frère, dans une ferme près de Valladolid, il y avait là une écurie ... et des mouches ... Le poète fait encore une digression en citant Dámaso Alonso célébrant le moustique : "Mosquito, realidad también, y ¡qué existente !"

En 1981, il m'écrit une dédicace, et pour préciser la date, il termine par "Día de la Asunción 1981" (J'ai pensé en moi-même à la célèbre "Carta a Fernando Vala" avec ce : "Viernes santo...") Et il ajoute - digression oblige - : "Los italianos dicen ferragosto. La Virgen que subió a los cielos. Pero ¿cómo es posible ? ¿dónde está el cielo de los católicos ? si es inmaterial..."

J'ai pu lire, ici et là, qu'il avait quelque pudeur à parler de son oeuvre personnelle. Pour ma part, je n'ai pas eu une impression aussi catégorique. Il est vrai que, dans les deux premières rencontres, j'étais venu pour cela, pour lui poser des questions sur Clamor et Homenaje en particulier, pour lui demander des explications sur tel ou tel point qui m'inquiétait ou m'intriguait à propos de la thèse que je préparais. Il m'a toujours répondu avec beaucoup d'affabilité et de précision. J'ai, bien entendu, utilisé tout cela dans mon étude, et mon propos n'est pas de rapporter ici tout ce qui m'a été dit sur son oeuvre. Je voudrais signaler pourtant quelques détails qui me paraissent présenter quelque intérêt.

En premier lieu - encore une digression -, une révélation sur le nombre de vers dans ses strophes : jamais 8 - sans aucune raison particulière - ni 13, mais là, bien sûr, par tradition. Et j'y ai repensé lorsque j'ai lu l'analyse de "Tiempo libre" de Cántico dans le livre de Justina Ruiz de Conde, El Cántico americano de Jorge Guillén (4) : "La sorpresa de una estrofa peregrina la número 21", car elle n'a que 8 vers dans l'édition de 1950 et la réédition de 1962. L'auteur nous explique en note que Jorge Guillén, après avoir pris connaissance de son interprétation, lui signala que dans le vers qu'elle considérait comme un hendécasyllabe "con amor a tus dádivas posibles", il fallait y voir un heptasyllabe "con amor a tus dávidas" et un trisyllabe "posibles". Cette erreur a été corrigée dès l'édition de 1968 de Aire Nuestro. La strophe a retrouvé les 9 vers prévus et n'a plus les 8 vers des éditions précédentes, puisque Jorge Guillén ne met jamais de strophe de 8 vers.

En 1973, j'ai également abordé avec Jorge Guillén un sujet qui me tenait à coeur et dont j'ai parlé dans ma thèse : est-il possible de faire une anthologie de Aire Nuestro ? J'avais en ma possession deux anthologies préparées par Jorge Guillén lui-même : l'une, Selección de poemas de Grados (5) - 1° éd. 1965, avec Cántico et Clamor, 2° éd. 1970, avec Homenaje en plus et quelques suppressions dans les deux premiers - et l'autre, Obra poética - Antología (6) - avec une introduction de Joaquín Casaldueiro. Il faut sans doute, me répond-il, en passer par là. Mais il ajoute : "Pero para mí son tres hijos que están comiendo en la mesa. A los tres hay que tratarlos igual, darles lo mismo a cada uno. No se debe tener preferencia". Il n'était pas du tout d'accord avec telle anthologie qui réduisait Homenaje à un seul poème, ni même avec celle d'Oreste Macrí - un ami au demeurant - dans laquelle Cántico représentait le double de Clamor et Clamor le double de Homenaje.

Chemin faisant, nous dévions sur les interprétations de son oeuvre et sur certaines erreurs grossières. Ainsi, me dit-il, quelqu'un avait présenté Cántico en disant que la première édition était la première partie, que la deuxième édition était la deuxième partie et... ainsi de suite. J'abonde dans son sens en lui faisant part de la stupéfaction que j'avais éprouvée en lisant la bibliographie présentée par les Editions Mazenod (7). Dans celle-ci, on a confondu la raison sociale de son éditeur italien Vanni Scheiwiller avec une oeuvre du poète ! Ainsi on peut y lire sous la rubrique Essais, au milieu d'autres titres : "All' insegna del Pesce d'Oro" (1961) / A l'enseigne du Poisson d'Or ! Cela donne tout de suite une idée du sérieux avec lequel elle a été préparée... ! Il me signale quelques jeunes critiques, car il n'est pas tout à fait d'accord avec leur interprétation. J'ai relevé quelques noms, mais cela n'apporte rien au propos. Un seul exemple : il ne comprend pas pourquoi un jeune, qui étudiait l'oeuvre dans son ensemble, avait consacré une place démesurée à ses "Variaciones" qui, dans Homenaje, n'ont qu'une importance relative, et ne représentent surtout pas l'essentiel de sa poésie.

En 1973 encore, il me fait part de son intention d'écrire pour le reste de son oeuvre un Argumento de la obra dans le style de ce qu'il avait déjà fait pour Cántico, mais environ 200 pages, pas plus. Cela permettrait de rectifier certaines erreurs. Digression inévitable : Oreste Macrí, qui voit dans "La hermosa y los excéntricos" une référence au Cantique des Cantiques et à la ville de

New-York, a commis une erreur, car dans son esprit, même si ce n'est pas très précis, il s'agit bien de Sodome et les détails sont empruntés à une ville méditerranéenne.

Au cours de ces rencontres, Jorge Guillén m'a toujours parlé de son oeuvre future, de ses projets littéraires. En 1971, il m'annonce la préparation d'un livre, Otros poemas, qui sera peut-être édité à México. "Si se cumple mi intención será un complemento de Cántico y más aún de Clamor y Homenaje. Abundará la sátira social. Todo lo que se va publicando en revistas o aparte pertenece a Otros poemas. Todas esas páginas son complementarias de Aire Nuestro. No en el interior de esa obra, pero no ajenas a esa obra. Un eslabón : la conjunción y : Aire Nuestro y Otros poemas".

En 1973, le projet s'est concrétisé. Il m'expose avec précision les raisons de l'adoption du titre définitif : Y otros poemas, équivalent du "And other poems" de la poésie anglaise. Sa sortie : la fin de l'année de son 80e anniversaire. L'éditeur : Muchnik, "judío argentino, buenisima persona". Il me parle en détail de son contenu, en m'expliquant tout cela avec l'amour d'un père pour son dernier enfant. Si au début il voulait faire de son oeuvre un seul livre - Aire Nuestro, à sa sortie en 1968, répondait à ce souhait -, si par la suite il avait l'intention de rajouter Otros poemas comme complément seulement - "no en el interior ... pero no ajenas ..." - son rêve d'alors, 1973, c'était voir ses quatre livres côte à côte sur l'étagère d'une bibliothèque et édités - évidemment - ... en Espagne.

En 1981, c'était Final qui était sous presse. Il en était très heureux. "Cántico, Clamor, Homenaje, Y otros poemas, y ahora Final". On sentait bien là le soulagement et la joie de l'oeuvre accomplie et bien accomplie. Et comme toujours l'humour qui transparait : "Las ediciones Barral han editado mi obra. Pero hoy el Mecenas moderno que necesitamos es un Banco, y para mí lo fue el Banco Urquijo".

La conversation avec Jorge Guillén, c'est aussi un dialogue. Il vous interpelle, vous interroge, lui aussi. Je dois lui parler, en 1971 et 1973, de Bernard Sesé - en 1981, ce sera lui qui m'apprendra : "vendrá a vernos a fines de agosto" - qui m'avait orienté vers son oeuvre, de Noël Salomon, mon directeur de recherches pour ma thèse de 3° cycle. Il s'intéresse également à ma

famille, à l'environnement dans lequel je vis, à mes activités. Il s'informe - en 1981 - de la situation en France : "¿Qué piensa usted ? ... ¿Y Mitterrand ?.. Dicen que es un hombre muy culto..."

Evidemment, le plus intéressant dans l'entrevue, ce n'est pas ce que je pense, mais ce que dit notre poète. De Mitterrand et de sa culture, on en vient à parler du Roi d'Espagne. "El Rey es el único que sabe idiomas". Irene, sa femme, intervient : "Nació en Roma como yo". 1981, ce fut une année qui aurait pu être tragique pour la frêle démocratie espagnole. Jorge Guillén force la voix, on sent poindre la colère : "El 23 de febrero, fue una cosa atroz, una canallada - il martèle les mots - una barbaridad... Pero el Rey en su papel ... Hoy aquí, hay que ser monárquico por las buenas".

Irène doit sortir faire une course : "Se lo confío" me dit-elle. Et nous continuons à bavarder ... sur Jean Cassou, qu'il a revu récemment à la télévision espagnole : "Entrañable amigo. Me pareció algo viejo, muy cansado ... pero su libro ... ¡qué estupendo!"... sur Alberti : "sigue siendo amigo" et il m'en parle avec beaucoup d'humour. Sa femme revient et il lui demande si elle a acheté El País, "un periódico muy bueno. Todo viene ahí. Y al día siguiente del golpe, todo venía explicado". La voix révoltée se fait à nouveau entendre à l'évocation du "golpe del 23 F." : "Por todas partes hay un inquisidor, arriba, abajo, al lado ... Hay una minoría como los de Fuerza Nueva etc. que quiere volver atrás ... a los demonios del oscurantismo ..."

Au cours de mes trois visites, Jorge Guillén m'a parlé de ses projets - comme je l'ai déjà dit -, mais il m'a également confié ses craintes de ne pouvoir les mener à bien et que la vie ne lui permette pas de les réaliser. En 1971, il évoque la chute de Puerto Rico avec la fracture du col du fémur ("Tengo una ferretería dentro de la pierna" dit-il avec humour), ainsi que la peur subie par toute la famille, car pareille mésaventure était arrivée peu de temps auparavant à Melchor Fernández Almagro et celui-ci était mort quelque temps après. Puis il me confia : "Voy llegando a los ochenta años, y mucho me temo que no pasará de ahí, porque en la familia Guillén ninguno pasó de los ochenta. Pero el corazón va bien, y lo que pido yo es una prórroga".

En 1973, c'est "el poeta vivo más viejo" qui m'accueille. Il en éprouve une certaine fierté. Pourtant quand il évoque son souhait de voir ses quatre livres publiés en Espagne, il ajoute qu'il ne pense pas voir arriver ce moment-là. Il

avait quelques ennuis de santé. Il était prévu qu'il aille à Barcelone se faire opérer de la cataracte, mais ce voyage a été annulé et l'opération se fera aux Etats-Unis. Il arrive à lire avec une sorte de loupe qui lui éclaire en même temps le texte et cela lui va bien. Quant à ses projets, il pense que - le temps lui étant compté - son oeuvre poétique est terminée. Il écrira bien quelques poèmes, comme ça, de temps en temps, mais plus dans la perspective d'un livre. Il souhaite maintenant écrire en prose, évoquer des souvenirs, des portraits d'amis, faire des critiques. (La poésie continuera pourtant : 2° ed. de Y otros poemas, 1976 et Final, 1981 !)

En 1981, nous parlons de sa santé : "Ya estoy mejor. Lo único : me canso. Pero la cabeza está bien ... Sigo siempre escribiendo. Mientras vaya bien la cabeza ... " Je rappelle Nerja. "A Nerja, ya no vamos. Tuve que quedar aquí con los médicos que me han curado y que son amigos. Vienen a la casa y todo. Pero tuve que permanecer en el hospital bastante tiempo". Et encore la nostalgie, la crainte de ne pas voir ses projets se réaliser : "Gredos va a publicar un libro de mi prosa. Me gustaría verlo".

Je fais allusion aux vers de Cántico dans "Más vida" : "A través de tus horas, sin descanso / Más allá de la muerte / Hasta el año 2000 he de llegar / Calladamente". (8) Et Jorge Guillén avoue : "Con mis bisnietos, tengo raíces por todas partes". L'anecdote ne manque pas : "Patrick me dijo en secreto, cuando tenía cuatro años : "Yo no soy tiburón soy galápagos". Qué quería decir ? no sé, así lo he apuntado (9). A mí me gustan los niños. Es un encanto verlos alrededor mío". On sent bien que c'est un sujet de conversation inépuisable pour le poète. "Yo no les obligo a hablar español, pero lo aprenden. Tenemos el ejemplo de uno de los bisnietos que lo aprendió en la calle con los otros niños, y hasta los tacos en Nerja".

Je m'informe sur l'hommage que Málaga lui a rendu. Irene intervient : "Le han dado su nombre a una calle". Jorge Guillén est modeste : "Sí, me han hecho un homenaje, me han hecho hijo adoptivo de Málaga. pero como yo digo : Estoy en Málaga, pero soy de Valladolid... También vinieron de Valladolid con el alcalde, y trajeron pan de Valladolid ... Pero son muy conservadores allá ... Aquí hay de todo ... el alcalde es socialista ..." (Je pense aujourd'hui à des phrases de 1971 : "Soy un castellano enamorado de Andalucía ... Hemos comprado un pisito en Málaga, en el Paseo Marítimo. Es una ciudad sin gran transcendencia,

pero la gente es muy amable ..." Et je fais le rapprochement avec le véritable hommage populaire que lui a rendu, à sa mort, le "peuple" de Málaga, "la gente de a pie", comme l'on dit. Ce fut inattendu et touchant).

Je dois, dans cette évocation de Jorge Guillén, dire un mot de sa femme Irene Mochi qu'il faut, d'une certaine façon, associer à l'hommage rendu au poète. Elle est discrète, participe de temps en temps à la conversation, mais toujours avec modération et retenue. Elle est attentionnée et chaleureuse dans son hospitalité, et sait faire comprendre avec beaucoup de délicatesse qu'il faut prendre congé pour ne pas fatiguer trop Jorge Guillén, car il s'enthousiasme tellement dans la conversation !

Nous terminons notre entretien de 1981 par une évocation du nom de Jorge Guillén et de cet ancêtre du XV<sup>e</sup> siècle qui s'appelait ainsi. "Al Jorge Guillén del siglo XV le fue concedida una carta de hidalguía" précise le poète. Irene intervient : "Ahora hay un nieto de un primo que se llama Jorge Guillén. Así, que sigue el nombre". L'humour a droit de cité, et notre Jorge Guillén poursuit en disant : "A mí me divierte pensar que le dirán : " ¿Tiene usted algo que ver con un poeta del siglo pasado ?" ¡Huy ! ¡Poeta del siglo pasado !" (10)

Il est temps de prendre congé. Je me lève, mais lui aussi. J'insiste en lui demandant de ne pas se déranger, mais rien n'y fait. Irene me dit : "Él quiere ponerse de pie para saludarle dignamente". Et Don Jorge poursuit avec humour : "Ahora soy más pequeño". Sur le pas de la porte, Irene me demande furtivement comment je l'ai trouvé et en me saluant elle ajoute : "La próxima vez venga a vernos con su familia".

Que dire en conclusion ? Comment faire passer en quelques pages tout ce qui a été dit au cours de ces trois rencontres et surtout la charge émotive ? Au moment de partir, sur le pas de la porte, en 1971, Jorge Guillén m'avait déclaré : "Rafael Alberti decía : Hay que concretar el fantasma. Y nosotros, hoy, hemos concretado el fantasma". Oui, Don Jorge, nous avons réalisé cela au cours de ces trois rencontres, mais aussi à travers la correspondance, et de plus, pour moi, à travers vos formules toujours si affectueuses et à travers votre oeuvre. Grâce aux souvenirs, grâce à vos écrits, pour moi, vous demeurez toujours vivant. Gracias Don Jorge !

